

avec le plus d'honneur. » Celui qui avait proposé le duel trouva le projet si périlleux en effet qu'il refusa de soumettre sa valeur à une pareille épreuve.

#### Le duel évité.

Un officier général irlandais, qui avait servi pendant quarante ans sans avoir jamais envoyé ni accepté de cartel, raconte de la manière suivante une anecdote de sa vie : « Une fois, dit-il, je provoquai le ressentiment d'un de mes compagnons d'armes qui était aimé et respecté de tout le corps. Il m'avait paru mériter de légers reproches en certaines occasions. Je m'étais exprimé à ce sujet dans une langue que je ne savais alors qu'imparfaitement, et je m'étais servi d'un terme dont je ne sentais point toute la valeur. Il se crut insulté, quitta la compagnie et m'envoya un cartel. Je lui répondis que j'espérais avoir avec lui une explication qui lui ôterait le désir de se battre : cependant je promettais de me trouver au rendez-vous. J'y allai, accompagné de tous ceux qui étaient présents lorsque je m'étais servi de l'expression qui m'était reprochée. Devant eux, je mis tous les torts de mon côté, et je déclarai que je m'étais servi inconsiderément de termes dont j'ignorais la valeur. Il jeta son épée et nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre. « J'étais venu ici, s'écria-t-il, avec l'intention de plonger « mon épée dans le cœur d'un homme que j'estime et que « j'aime; cette pensée me fait frémir. » Tous les assistants firent éclater la satisfaction la plus vive. Tous convinrent que le duel est une coutume barbare, et qu'un sage gouvernement doit mettre obstacle à un si dangereux abus. »

#### Le duel honorable.

[xv<sup>e</sup> siècle.]

La Mothe-Gondrin et d'Aussun étaient deux officiers très-braves, dont les noms se trouvent cités avec honneur dans les relations de nos guerres d'Italie. Malheureusement une susceptibilité excessive avait fait naître entre eux une espèce

d'émulation qui leur mettait sans cesse les armes à la main l'un contre l'autre. Un jour qu'ils étaient en présence de l'ennemi, ils se prirent de querelle, selon leur coutume : on s'échauffait, le sang allait couler. « Que faisons-nous ? dit alors la Mothe-Gondrin à d'Aussun : notre sang appartient à notre pays; cessons de donner à nos soldats un exemple dangereux; disputons à qui se battra le plus vaillamment contre l'ennemi, voilà le seul duel digne de nous. » A ces mots, il fond avec impétuosité sur les ennemis; d'Aussun le suit : l'un et l'autre donnèrent des marques incroyables de valeur. Tous deux furent blessés et guérirent de leurs blessures. Ils devinrent amis, et rivalisèrent de courage et de générosité jusqu'à la mort.

#### S. VI. FERMETÉ CONTRE LES MAUX.

La paix intérieure réside non dans les sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu des douleurs les plus amères, tant que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir. (FÉNELON.)

Un savant célèbre, Cardan, savait si bien élever son âme au-dessus de la douleur, qu'il ne sentait pas les attaques de goutte les plus cruelles. (TISSOT.)

La douleur te vaincra, si tu faiblis; c'est toi qui la vaincra, si tu as le cœur ferme :

L'adversité est l'épreuve de la vertu :

Voici un spectacle vraiment digne, que Dieu le contemple et se complaise dans son ouvrage : l'homme juste et courageux aux prises avec l'adversité. (Moralistes anciens.)

Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice et de la douleur. (LA BRUYÈRE.)

La raison supporte les disgrâces; le courage les combat; la patience et la religion les surmontent. (Mme DE SÉVIGNÉ.)

C'est quand le corps est souffrant, quand l'esprit est accablé, que l'âme doit déployer sa force et son courage; c'est alors qu'elle doit s'élever vers des pensées dignes de son éternel auteur :

Une volonté forte triomphe de tout, des infirmités mêmes de la nature : elle supplée à la vue chez l'aveugle, à la vigueur chez l'infirme; une âme forte est maîtresse du corps qu'elle anime. (B.)



## La soif.

Pendant une marche longue et pénible dans un pays aride, Alexandre<sup>1</sup> et son armée souffraient extrêmement de la soif. Quelques soldats envoyés à la découverte trouvèrent un peu d'eau dans le creux d'un rocher, et l'apportèrent au roi dans un casque. Alexandre montra cette eau à ses soldats, pour les encourager à supporter la soif avec patience, puisqu'elle leur annonçait une source voisine. Ensuite, au lieu de la boire, il la jeta par terre aux yeux de toute l'armée. Quel est le soldat qui, sous un tel chef, se serait plaint des privations et des fatigues ? quel est celui qui ne l'aurait pas suivi avec joie ?

## La faim.

Alphonse V, roi de Sicile et d'Aragon<sup>2</sup>, campait un jour sur le bord d'un fleuve, en présence de l'ennemi. La nuit approchait ; l'armée manquait de vivres ; depuis le matin les soldats n'avaient rien mangé, ni le roi non plus. Un de ses officiers lui offrit un morceau de pain, un radis et un peu de fromage ; dans la circonstance, il y avait là de quoi faire un festin délicieux. « Je vous remercie, dit le prince, mais j'attendrai après la victoire, comme tous mes braves soldats. »

## La pauvreté et la douleur.

Qui pourrait ne pas applaudir aux nobles sentiments qu'exprime le célèbre philosophe grec Épictète<sup>3</sup> ? « C'est Dieu qui m'a créé, disait Épictète ; puissé-je à mes derniers moments lui dire : « O mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation ; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté ; tu

1. Roi de Macédoine, fameux par la conquête de l'Asie, par la fondation de plusieurs villes et par ses hautes qualités. Voir, dans la troisième partie, l'article intitulé *Lysimaque*.

2. Surnommé le magnanime, a régné de 1416 à 1458.

3. Philosophe grec, de la secte des Stoïciens, florissait dans le I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne.

« m'as mis dans une condition obscure, et je n'ai point voulu en sortir ; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. »

Ce héros de la résignation et de la patience avait été esclave d'un homme nommé Épaphrodite. Il prit un jour fantaisie à ce maître barbare de s'amuser à tordre la jambe de son esclave. Épictète, s'apercevant que ce jeu devenait sérieux et même brutal, lui dit en souriant et sans s'émouvoir : « Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. » Ce qui arriva en effet. « Ne vous l'avais-je pas dit ? » reprit tranquillement Épictète.

Épictète se trouvait heureux et riche dans la pauvreté ; et il l'était en effet, puisque celui-là est heureux qui jouit du témoignage d'une bonne conscience, et que celui-là est riche qui ne désire rien de ce qu'il n'a pas.

## La torture.

Guatimozin, chef des Mexicains, fut fait prisonnier par les Espagnols au moment où il se sauvait sur le lac<sup>1</sup> dans une barque, et fut conduit au quartier général de Cortez<sup>2</sup>. L'avidité des vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin ; l'armée en attendait la distribution. On le somma vainement de dire où il les avait cachés. Cortez, craignant d'être soupçonné de s'entendre avec lui, ordonna que l'on mit à la torture ce chef infortuné, pour le forcer à découvrir le lieu où il avait déposé ses trésors. On l'étendit sur des charbons ardents. Tandis que le feu pénétrait jusqu'à la moëlle de ses os, Cortez, d'un œil tranquille, observait les progrès de la douleur, et lui disait : « Si tu es las de souffrir, déclare où tu as caché tes trésors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourments ; et, comme Cortez le menaçait d'inventer pour lui de nouveaux supplices : « Bar-

1. Mexico, capitale du Mexique, est bâtie entre deux lacs.

2. Fernand Cortez, chef espagnol.

découvrit le Mexique et le conquît avec un petit nombre d'hommes en 1519, en se souillant de grandes cruautés.



bare, lui dit-il, peut-il être pour moi un supplice égal à celui de te voir ? » Il ne laissa échapper ni plainte, ni prière, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur ce brasier, on avait aussi étendu un fidèle ami de Guatimozin. Cet ami, plus faible, avait peine à résister à la douleur; et, prêt à succomber, il tournait vers son chef des regards douloureux, et se plaignait de l'excès de ses souffrances. « Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur un lit de roses ? » Vaincu par ces nobles paroles, Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, qui déclara qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac.

#### Affreux danger, constance héroïque.

Le 28 février 1812, la mine de houille d'Ans, près de la ville de Liège, fut envahie par les eaux; il s'ensuivit un éboulement : toute communication fut interceptée, et les mineurs se trouvèrent comme ensevelis dans un vaste tombeau. Au moment critique, Hubert Goffin, maître mineur de la houillère, aurait pu se sauver et emmener son fils, âgé de douze ans : il ne le voulut pas. « Si je monte, dit-il, mes ouvriers périront; je veux sortir le dernier, les sauver tous ou mourir. » Il rassemble ses camarades, au nombre de quatre-vingt-dix, tous découragés et sans aucun espoir de salut. La voix de Goffin les ranime; ils travaillent avec lui à percer le sol pour s'ouvrir un chemin à la lumière. Bientôt, au milieu de ces profondes ténèbres, à peine éclairées par quelques lampes, le travail les épuise et le désespoir s'empare d'eux. Le digne fils de Goffin leur fait honte de leur faiblesse. « Vous faites comme des enfants, dit-il; suivez les ordres de mon père : ne vous a-t-il pas dit que les propriétaires de la houillère ne nous abandonneront pas ? » Soudain les ouvriers reprennent courage : un bruit frappe leurs oreilles; ils reconnaissent que du dehors on travaille à leur délivrance. Mais les travaux avançaient bien lentement : les ouvriers gémissaient, se désespéraient. Goffin excite en vain leur zèle, il n'en peut rien obtenir. Enfin, dans un transport d'indignation, il s'écrie qu'il va hâter sa mort et leur en-

lever tout espoir en se noyant avec son fils. Alors tous se jettent devant lui et jurent de lui obéir; mais bientôt les lumières s'éteignent, l'obscurité leur enlève toute espérance, et les plonge dans la désolation. Cinq jours s'étaient écoulés dans cette situation horrible : Goffin avait constamment soutenu ses compagnons d'infortune; son zèle, sa sollicitude les avaient ramenés aux travaux. Enfin un passage est frayé : de quatre-vingt-dix ouvriers, soixante-dix furent sauvés. C'est à la conduite héroïque de Goffin qu'ils devaient la vie.

Liège appartenait alors à la France : l'empereur, digne appréciateur du courage, donna au brave Goffin la croix de la Légion d'honneur et une pension.

#### Le travailleur infirme.

Il y a peu d'années, dans la ville d'Ayr, en Écosse, vivait un homme fort remarquable, nommé Jacques Sandy. Il était né pauvre et avait perdu de bonne heure l'usage de ses jambes : mais il sut échapper à la misère et à l'ennui, et parvint même à se rendre utile. Réduit à ne jamais quitter son lit, il s'occupa de mécanique. Entouré d'outils de toute sorte, il se livrait à un travail assidu : il savait tourner aussi bien que le tourneur le plus habile; il fabriquait des horloges et des instruments de musique et d'optique d'une perfection si rare, qu'ils ne le cédaient en rien à ceux des premiers ouvriers de Londres. D'après ses conseils, on améliora les machines dans les filatures de chanvre. Il joignait à ses autres connaissances celle du dessin et de la gravure.

Pendant cinquante ans, il ne quitta son lit que trois fois, et ce fut pour échapper à l'inondation, et ensuite au feu, dont sa maison était menacée.

Sandy était gai et spirituel; les notables de la ville venaient souvent le voir et se plaisaient à sa conversation. Cet homme, remarquable par son industrie et par l'indépendance qu'il sut acquérir, tout infirme qu'il était, mourut possesseur d'une fortune assez considérable, entièrement acquise par son travail.



## L'ouvrier aveugle.

A Armagh, ville d'Irlande, vivait un aveugle nommé William Kennedy, qui faisait l'admiration de tout le pays par son adresse. Il fabriquait toutes sortes d'instruments à cordes, des pendules, des meubles, des métiers pour manufactures, et surtout d'excellentes cornemuses. On s'émerveillait qu'un homme privé de la lumière pût exécuter des ouvrages aussi compliqués. On aimait à l'entendre raconter l'étonnante histoire de ses tentatives et de ses travaux. La voici, telle qu'un de ses auditeurs l'a rapportée :

« Je dois le jour à un pauvre manouvrier qui habitait un village, à quelque distance d'Armagh. Quand je suis né, mes yeux étaient ouverts à la lumière, et ce ne fut qu'à l'âge de cinq ans que je perdis la vue. J'étais encore bien jeune pour comprendre la grandeur de cette perte; cependant je la sentis par l'ennui qui s'empara subitement de moi. Jusqu'alors j'avais vécu avec d'autres êtres qui me ressemblaient, et au milieu de mille objets auxquels je m'intéressais; je me trouvai subitement seul et comme dans le vide. Cependant, insensiblement, le monde, qui était devenu tout à coup désert pour moi, se repeupla; jusqu'alors j'avais pris connaissance des choses par la vue, je m'accoutumai à en prendre connaissance par le toucher et par l'ouïe. A mesure que je grandissais, je sentais combien il était important pour moi de perfectionner ces moyens de connaître. Je m'accoutumai à juger la distance par le son, et à deviner la nature des objets par le tact; mais ces exercices étaient pour moi plutôt une nécessité qu'un amusement. Vous avez peut-être passé une nuit sans sommeil; vous savez combien alors le temps paraît long, et quel ennui on éprouve au milieu des ténèbres. Eh bien, figurez-vous une nuit pareille, mais sans fin... telle était ma vie! J'avais bien quelques jouets avec lesquels je pouvais me distraire un instant, mais cette distraction était sans but, et je m'en lassai vite. D'ailleurs, j'entendais toujours autour de moi déplorer mon sort, et plaindre mes parents de la charge que Dieu leur avait im-

posée. Cette pitié m'irritait; je ne pouvais m'habituer à l'idée d'être perpétuellement une cause d'affliction et de gêne pour ceux qui m'avaient donné la vie. Mais était-il bien sûr que je ne pusse être utile à rien? N'était-ce point de l'ingratitude et de la lâcheté que d'accepter cette position d'impuissance qui devait faire souffrir mes parents? Toutes ces idées me préoccupaient: je résolus de faire tous mes efforts pour tirer des facultés qui me restaient tout le parti possible. En conséquence, je me mis à étudier les jouets que l'on m'avait donnés; je les démontai pièce à pièce, et bientôt je les connus assez parfaitement pour en fabriquer de semblables: ce fut là une première industrie. Je venais d'acquiescer la certitude que la volonté, activée par le sentiment du devoir, peut tout accomplir; je voulus adopter une profession qui pût me rendre indépendant, et j'étudiai la musique. Mes parents, qui virent mes efforts et mes progrès, m'envoyèrent à Armagh, où j'appris le violon. Cependant je ne m'en tins pas à cette étude: je savais que dans le monde on a souvent besoin de recourir à plusieurs moyens d'existence, et je devais prendre mes précautions plus qu'un autre.

« Je profitai donc du hasard qui m'avait fait loger chez un tapissier, pour apprendre, pendant mes moments de loisir, à faire des meubles de diverses sortes. De retour dans mon village, j'ajoutai cette industrie à celle de ménétrier, et je gagnai en peu de temps plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour vivre. Mais mon père et ma mère avaient éprouvé des pertes et étaient devenus vieux: bientôt ils ne purent se suffire, et eurent recours à moi. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie: moi, pauvre enfant aveugle, qui devais être un fardeau pour ma famille, j'étais parvenu, à force de courage, à devenir son appui! Je sus alors ce qu'un grand devoir accompli donne de force et de bonheur.

« Cependant je ne ralentissais ni mes efforts ni mes essais; j'achetai quelques cornemuses irlandaises hors de service, dans la vue de les perfectionner. Après beaucoup de peine, je parvins à en découvrir le mécanisme; et, au bout de neuf mois, j'en avais confectionné une de mon invention, qui réussit parfaitement.



« Il y avait, dans le village que j'habitais, un horloger qui aimait beaucoup la musique, et qui avait toujours désiré l'apprendre. Il me proposa de lui donner des leçons de cornemuse : j'y consentis, à condition que nous ferions échange de nos connaissances, et qu'il m'apprendrait son état. Je me trouvai ainsi capable de soutenir ma famille par plusieurs industries que j'exerçais tour à tour, et selon que j'y trouvais plus d'avantage. Ce fut vers cette époque que j'eus le malheur de perdre mon père; ma mère le suivit de près. Ne voulant plus habiter mon village, qui me rappelait cette perte douloureuse, je vins à Armagh, où je me suis marié et où je vis depuis plusieurs années heureux et à l'abri du besoin. La seule chose que je demande à Dieu maintenant, c'est la santé : car, pour la fortune, il m'en a donné une inépuisable en m'accordant la persévérance et l'amour du travail. »

### § VII. COURAGE<sup>1</sup>.

L'homme de bien porte le courage partout avec lui : au combat contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absents ; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort :

La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage :

L'homme courageux attend le péril avec calme, et ne s'y expose que quand l'honneur et le devoir le lui commandent ; mais une fois aux prises avec le danger, rien ne l'arrête. (*Auteurs divers.*)

Supérieur à tous les événements, il semble que, les ayant tous prévus, il les ait tous également dominés. Jamais la colère n'a troublé la sérénité de son visage ; jamais l'orgueil n'y a imprimé sa fierté ; jamais l'abattement n'y a peint sa faiblesse. (D'AGUESSEAU.)

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La faiblesse n'est pas le vice, mais elle y conduit ; l'homme méchant fait le mal, l'homme faible le laisse faire.

1. Voir, pour les traits de courage militaire, et pour d'autres traits de courage et de fermeté civiques, les articles *Devoirs envers la patrie ; militaires ; marins.*

### La Vacquerie.

Louis XI<sup>1</sup> avait ordonné au parlement d'enregistrer des édits<sup>2</sup> par lesquels il établissait des impôts aussi onéreux qu'injustes. Jean de la Vacquerie, premier président du parlement, montra en cette occasion un courage d'autant plus remarquable, que Louis XI, ce tyran farouche, ne souffrait pas de résistance à ses volontés. A la tête de sa compagnie, il se présenta devant le roi, et lui dit, avec une fermeté respectueuse : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'agir contre notre conscience. » Louis XI révoqua les édits.

### Desgenettes<sup>3</sup>.

L'armée française, en Syrie, sous le commandement du général Bonaparte, fut attaquée de la peste<sup>4</sup>. Les malades encombrèrent bientôt les hôpitaux, et, ce qui était plus dangereux que la maladie même, c'est que, comme on la croyait contagieuse, ceux qui en étaient atteints, ceux même que l'on soupçonnait d'en être menacés, devenaient un objet d'épouvante ; on fuyait loin d'eux, et ils étaient exposés à périr sans secours. L'armée entière, redoutant la contagion, était en proie à un profond abattement.

L'illustre Desgenettes, premier médecin de l'armée, persuadé que cette maladie n'est contagieuse que pour ceux qui la craignent, veut faire passer cette conviction dans l'esprit du soldat. Un jour que le général, avec une nombreuse suite, faisait une visite à l'hôpital des pestiférés de Jaffa<sup>5</sup>, Desgenettes s'approche d'un des malades et ouvre avec sa lancette un des bubons pestilentiels ; puis il se fait à lui-

1. A régné depuis 1461 jusqu'en 1483 ; habile politique, mais cruel.

2. On appelait *édits* des ordonnances royales ; le parlement les enregistrait, c'est-à-dire les transcrivait sur ses registres : cette formalité était considérée comme nécessaire pour l'authenti-

3. Cité et l'exécution des édits.

4. Né à Alençon en 1762, mort en 1817.

5. En 1799.

6. Anciennement Joppé, ville célèbre dans l'histoire sainte ; port assez célèbre sur la Méditerranée.